

Enchavant Stabat Mater

Placés sous la direction du chef helvète Jean-Marie Curti, l'orchestre des Musiciens d'Europe, le chœur des Trois-Frontières et celui de l'université suisse de Fribourg ont donné dimanche à l'église Saint-Martin de Pfaffenheim le *Stabat Mater* d'Antonin Dvorak.

En chantier durant deux années, cette œuvre a été achevée par le compositeur, alors âgé de 36 ans, au cours de l'année 1877, peu après la mort de trois de ses enfants ; elle a connu un immédiat succès populaire, notamment dans les pays anglo-saxons, et assuré la renommée internationale de son compositeur. Œuvre quasi cathartique, d'une fragilité extrême et d'une finesse luxueuse, ce *Stabat Mater* (*dolorosa*) est révélateur de la foi qui guidait son auteur, partagé entre la douleur causée par la perte d'êtres chers et la certitude d'un au-delà rayonnant. A la tête d'un équipage fort de près de deux centaines de membres (plus de 120 choristes et 70 musiciens), ce qui pouvait faire craindre à certains un niveau sonore peu en adéquation avec l'intimité de la partition, Jean-Marie Curti, d'une gestuelle sobre, a donné de cette longue pièce (1h40 non-stop) toutes les nuances souhaitées, du murmure au tempétueux, de la détresse intime à l'effroi collectif. Depuis que Giovanni Battista Pergolesi a mis en musique le poème *Stabat Mater dolorosa* du moine Jacopo Benedetti da Tordi, nombre de compositeurs ont suivi son exemple, mais Dvorak est certainement le seul à avoir transcendé le thème pour en faire un long poème symphonique ou même plus certainement un opéra sans mise en scène dont le livret tient sur un (petit) feuillet. Sous influence (terme nullement péjoratif !) brucknérien-



Les deux chœurs et (une partie de...) l'orchestre des Musiciens d'Europe. PHOTO DNA-B.FZ.

ne et d'une belle modernité stylistique, l'œuvre fait la part belle, dès les premières mesures, aux voix, l'ensemble instrumental venant le plus souvent en support/renfort, comme pour souligner ou annoncer un temps essentiel. Le chœur, où, contrairement aux usages séculaires, toutes les voix hautes étaient placées

sur la gauche et celles masculines à droite, avait une unicité parfaite (même si lors du « Virgo virginum... » les voix féminines paraissaient un peu éteintes), capable de murmurer à 120 comme de tonner solidement l'instant d'abord ; les quatre solistes, souvent répartis au sein de l'orchestre, comme pour se

fondre dans le tout, et non placés frontalement sur le devant de la scène, ont su dialoguer de belle façon avec lui, chacun trouvant lors de ses prises de voix matière à enchainer un public extrêmement nombreux. Si le chroniqueur a pu froncer quelque peu les sourcils devant la voix un peu trop opéra-

tique pour cette partition de Rolf Romei, le casting vocal (Charlotte Müller-Perrier, soprano ; Michel Brodard, basse) était parfait, avec une mention (personnelle !) pour Sarah Jouffroy, alto, qui devrait trouver dans le répertoire mahlérien matière à atteindre le zénith. ■